

Louis Hamelin

LA RAGE

roman

*La maestria des
grands virtuoses.*
Jean-Roch Boivin
Le Devoir

BORÉAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

LA RAGE

DU MÊME AUTEUR

Ces spectres agités, roman, XYZ, 1991.

Cowboy, roman, XYZ, 1992 ; coll. « Boréal compact », 2009.

Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre, roman, XYZ, 1994 ;
Boréal, coll. « Boréal compact », 2009.

Les Étranges et Édifiantes Aventures d'un oniromane, feuilleton, L'Instant même, 1994.

Le Soleil des gouffres, roman, Boréal, 1996.

Le Voyage en pot. Chroniques 1998-1999, Boréal, coll. « Papiers collés »,
1999.

Le Joueur de flûte, roman, Boréal, 2001 ; coll. « Boréal compact », 2006.

Sauvages, nouvelles, Boréal, 2006.

L'Humain isolé, essai, éditions Trois-Pistoles, 2006.

Louis Hamelin

LA RAGE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Theresa Sapergia, *Louves 3*, Galerie Parisian Laundry.

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Hamelin, Louis, 1959-

La rage

(Boréal compact ; 206)

Éd. originale : Montréal : Québec/Amérique, 1989.

Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Littérature d'Amérique.

ISBN 978-2-7646-2002-1

I. Titre.

PS8565.A487R33 2010 C843'.54 C2009-942548-3

PS9565.A487R33 2010

À mes parents

En souvenir de Café et de Pinotte

[...] *de ma foudre vengeresse j'ai renversé sur lui sa demeure, pénates bien dignes d'un tel maître. Épouvanté, il s'enfuit et, après avoir gagné la campagne silencieuse, il se met à hurler; en vain il s'efforce de parler; toute la rage de son cœur se concentre dans sa bouche [...].*

OVIDE, *Les Métamorphoses*

CHAPITRE 1

La machine à boules

Les Jumbo Jets me servent de girouettes. Quand ils se fondent dans l'horizon austral, leur strict profil d'insecte brouillé par les ondulations de l'air surchauffé, c'est que le vent reste ancré au sud-ouest. Il fait un temps à mettre tous les chiens dehors, la canicule crépite et fait rage sur toute la contrée. Sirius, le chien-étoile de la chaleur, est le cerbère d'une voûte embrasée. Le pays se dessèche, la campagne craque de partout et les fentes qui crèvent la terre durcie réclament à boire comme des bouches écrasées.

Ça me fait rêver au Sahel, à tous les trous que les sourciers africains doivent creuser pour retrouver la vie. Moi, je n'ai pas besoin de fouir le sol pour me rafraîchir. Comme un grand verrat visionnaire ayant flairé une truffe, Mirabel a fouillé la terre pour moi. J'enfourche Tinorossinante, ma fière bécane, et après avoir franchi la rivière du Nord sur le vieux pont de fer, je prends par le rang Saint-Rémi, je roule sur les rats musqués écabouillés que la sécheresse a lancés sur les routes, je

m'engage sur un bout de chemin asphalté qui mène officiellement nulle part, puis je dissimule mon vélo dans des fourrés ombreux et, à quatre pattes, comme un renard, je me faufile sous la grande clôture de métal interdisant l'accès du pays exproprié. C'est écrit : NO TRESPASSING. FEDERAL PROPERTY.

De l'autre côté, le paysage présente un aspect lunaire. La carrière s'ouvre dans le sol comme un éblouissant cratère. Pour s'en approcher, il faut passer près d'anciens fossés que l'eau emplit la plupart du temps, et que voilent des rideaux de quenouilles derrière lesquels des petits poissons paniquent pudiquement, parce que la terre est en train de boire tout, et que le sol est souül. Ensuite, je me tiens sur le bord de la carrière, je la domine du haut d'impressionnantes falaises de calcaire. Et là, l'eau me saute à la face, étreint mes yeux brûlés par le sel, turquoise comme une mer du Sud, pure comme un lac du Nord, comme si un glacier avait fondu précisément là, la seconde ou le siècle d'avant, après s'être labouré un lit. Alors je deviens fou, je danse comme un sorcier indien sur le bord du précipice, je me mets à poil et je plonge dans le vide, le long de la paroi à pic, en poussant des cris de guerre, et ça fait un puissant plouf dans l'onde de choc glacée.

Tant que dure cette immersion lustrale, ce bain jusqu'au cou dans la régénération translucide de l'eau verte, je me sens incorruptible comme un mammoth sous sa gangue de glace. Mais quand j'entends venir l'hélicoptère, je sais qu'il est temps de décamper. J'enfile mes vêtements sans me sécher, j'entame un sprint en direction de la clôture, et je sens la grosse libellule se rappo-

cher dans mon dos. Si elle était équipée d'une mitrailleuse, si j'étais un vrai rebelle dans un vrai désert, je n'aurais aucune chance.

Ils possèdent la maîtrise des airs et ils contrôlent les communications. Quand je saute en selle et me mets à pédaler, la voiture bleue de la flicaille fédérale s'engage déjà sur le moignon de route menant à la carrière. En les croisant, je leur décoche mon plus beau sourire et leur adresse un petit salut de la main. Tant qu'ils ne me prendront pas les deux pieds plantés en plein sol prohibé, ils ne pourront rien contre Édouard Malarmé, occupant illégal de son état et utilisateur ponctuel de la carrière caduque de Mirabel. Tandis que je file vers la sécurité de ma frontière à moi, l'hélicoptère me survole RODGER OVER NOW, et je ne songe pas du tout à lui disputer l'espace aérien.

* * *

Malcolm Lowry laissait entendre que le véritable péché originel pourrait bien avoir été la propriété foncière du paradis. J'ai tendance à partager cet avis. Quand on a les mains vides, elles sont d'autant plus faciles à débarrasser de la fameuse tache première. Dieu a peut-être été logique lorsqu'il a mis en branle la plus vieille expropriation du monde.

* * *

Situé aux confins de la plaine du Saint-Laurent, mon coin de villégiature est curieusement désert, avec

ses trois chalets abandonnés. Il y stagne un air légèrement inquiétant, une douce désolation, une dérégulation diffuse. Après avoir été sacré agronome et biologiste (deux pour le prix d'un), je suis venu me terrer dans ce trou perdu pour ne pas avoir à travailler, pour ne pas avoir à payer de loyer, pour ne pas avoir à travailler pour payer un loyer. Le seul livre que j'ai emporté, c'est celui qui contient tous les autres. Lorsque je lis le dictionnaire dans l'ordre, je lis tous les livres dans le désordre. Ils m'ont fait apprendre la terre et la vie, maintenant je me contente des mots, le nez fourré dans les affaires de monsieur Robert.

Devant le chalet que j'occupe, j'ai planté un flamant rose que j'ai rescapé de la vase jaune du ruisseau où il s'était enlisé. Par association d'idées, je me sens chez moi. Le second chalet est occupé par deux chiens : deux labradors mâtinés d'une bonne douzaine d'espèces, mâle et femelle. Dans la troisième villa, il n'y a que des souris. Les chiens sont la propriété légale de Jean-Pierre Richard, un brave type qui habite tout près et qui tond son gazon comme un vrai banlieusard. J'ai rebaptisé les chiens Hospodar et Icoglan et ils sont devenus mes têtes de Turc favorites. Ils pourraient profiter d'une situation avantageuse au sein du bungalow de briques blanches de leur maître officiel, mais ils préfèrent de loin squatter dans leur niche de luxe. En tant que meneur subrogé de cette minimeute, je jouis de certaines prérogatives, mais je fais aussi face aux obligations normales de tout bon propriétaire de chiens : je dois les promener, garder les atavismes vivants. Souvent, je les emmène au pont. C'est leur parcours préféré. Ils en connaissent chaque parfum,

ils en reniflent le moindre effluve avec frénésie, ils prennent bonne note, chaque matin, des messages olfactifs déposés sur les monticules et les touffes d'herbe lors du passage nocturne des animaux envolés.

Un matin, prenant les devants avec enthousiasme, ils arrivèrent au vieux pont de fer bien avant moi. Il faisait encore très chaud. La canicule nous collait au corps. Je les entendis aboyer furieusement, de loin, et à mesure que je me rapprochais, je pouvais les voir s'agiter sur place et tourner en rond, comme des chiens courants qui ont réussi à brancher l'objet de leur convoitise. J'ai allongé le pas, mon ombre flétrie s'accrochant à mes semelles. C'est un étrange gibier que mes fidèles cabots venaient de lever là. Perché sur la rambarde poussiéreuse, appuyé à une poutrelle diagonale dont la peinture pelait, un vieil homme se tenait debout en vertu d'un équilibre précaire, penché au-dessus de la rivière sirupeuse qui se traînait majestueusement, quelques mètres plus bas, et qui puait sa putridité des beaux jours. Le concert des deux chiens ne semblait en rien perturber son visible effort de méditation. Il était vêtu d'un coupe-vent, malgré la touffeur de l'air, et affichait un de ces grotesques pantalons bleus bouffants que les vieux affectionnent.

Parvenu au pied de la poutre, pour prendre le relais des cabots qui s'étaient tus, j'ai demandé :

— Ça va, monsieur ?

Il a sursauté et il m'a regardé, complètement ahuri. Il suait beaucoup. Il paraissait affaibli. L'hallali des chiens semblait lui avoir été une musique naturelle dont le son de ma voix serait venu troubler l'harmonie. Comme il ne disait toujours rien, je renchéris, pour rire :

— Qu'est-ce que vous faites là? Vous cherchez une potence?

Sans répondre, il consentit à descendre de son perchoir, et grommela en se tournant vers mes effectifs canins :

— Retiens tes chiens!

— Ils sont pas méchants.

— C'est ce qu'on dit toujours.

Il se laissa flairer. Hospodar et Icoflan continuaient à gronder sourdement, avec hostilité. Le vieux était sûrement un client du Pullford Lodge, une vaste et antique auberge sise à quelque distance, qui revêt les dehors d'un hospice pour vieillards et qui a l'âme d'une nécropole. Il tendit impérieusement la main vers moi et demanda :

— Veux-tu, tu vas m'aider?

J'eus un haussement d'épaules.

— Ça dépend pour quoi.

Alors il indiqua, d'un geste vague, les hauteurs du pont, et au-delà, le vide surchauffé et la rivière grumeleuse, et prononça :

— Tu vas m'aider à sauter.

Comme je ne répliquais rien, il dit très vite :

— Je vais te payer. Il faut que tu m'aides! Je vais te donner de l'argent. Tiens!

Il tira son portefeuille de sa poche et un billet de cent dollars, brun comme une feuille morte, faillit partir sur les ailes du vent. Je le rattrapai de justesse. Je le tenais entre le pouce et l'index, devant mon nez, de façon telle que la face décatie décorant la coupure me masquait la bouille fripée du vieux. J'avais le vertige. Combien de parties de pinball pourrait-on se taper avec cent

douilles? Parties gratuites comprises... Je me mis à regarder le vieux de plus près. Il souffrait beaucoup de la chaleur, mais cette dernière n'agissait visiblement que comme catalyseur d'une douleur plus ancienne et plus dure, quelque chose qui devait œuvrer dans les profondeurs, hors d'atteinte des rayons dispensateurs de vie. Sa carcasse se desséchait et sa peau se parcheminait. Je jetai un coup d'œil à la rivière, par-dessus la rambarde. Ce n'était pas ragoûtant. Je dis au bonhomme :

— Vous n'avez quand même pas l'intention de vous jeter là-dedans! À en juger par la qualité de l'eau, vous auriez toutes les chances de rebondir dans les airs. Il n'y a même pas assez de liquide là-dessous pour vous noyer comme il faut. En tout cas, vous sortiriez de là plus sale que mort, je vous en passe un papier à torcher, monsieur!

Il secoua la tête. Il ne voulait rien entendre.

— Aide-moi, je te dis. Prends l'argent pis aide-moi à sauter.

Je regardais autour de moi. Là-bas, de l'autre côté d'une étendue de taillis, le Pullford se dressait, grosse bâtisse chenu et austère. Je savais que les vieux tenanciers, eux-mêmes toujours à cheval, au petit trot quotidien, entre la vie et le coma, étaient loin d'avoir les forces physiques et les ressources mentales nécessaires pour porter assistance à un élément de leur clientèle, fût-il nanti de si grosses coupures. Tout reposait sur moi. Je me sentais tout à coup très fort, gonflé de ma jeunesse comme d'un virulent poison aux effets imprévisibles. Je me tenais bien droit en face de ce débris d'humanité aux velléités suicidaires, et je représentais, puissamment,

tranquillement, la simple chiquenaude qu'il attendait pour lâcher la rampe. Il ne tenait qu'à un fil, qu'à moi. En comparaison des sauts de cent pieds que je pratiquais quotidiennement pour me retremper au fond de la carrière, le pauvre petit plongeur qui rebutait le vieux m'apparut si dérisoire que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. J'étais incapable de prendre au sérieux ce qui se tramait sous son crâne sérieux. En lui montrant le lourd flot de mélasse qui se frayait un chemin sur le lit bien lisse de la rivière, je lui dis, tout joyeux :

— Allez, je sais bien qu'il fait chaud, monsieur ! Si vous voulez seulement vous baigner, je connais un endroit qui convient mieux que cette rivière de boue. Mais si vous voulez absolument sauter là, attendez au moins le printemps, que le niveau du jus monte un peu.

Je fis crisser le billet de cent dollars entre mes doigts, puis lui enlevai son portefeuille et remis l'argent dedans. Je crois que j'ai distingué le nom qui apparaissait sur une carte d'identité dépassant de l'étui plastifié.

— Je suis tout seul, murmura le vieux en regardant la rivière.

— Moi aussi, et puis après ? répondis-je.

— Tu veux pas m'aider ?

Je lui rendis son rectangle de peau de crocodile en déclarant :

— Gardez votre argent. Mais on ne sait jamais, je pourrais changer d'idée. Je vais laisser monter les enchères.

J'ai rameuté les chiens et je l'ai laissé là, à regarder la rivière.

J'étais venu chercher la paix. J'avais cru pouvoir oublier le monde, mais le monde revient me hanter. Sous forme d'ectoplasmes de fer-blanc, le monde me survole en pièces détachées, enfermé dans les flancs des Jumbo Jets de tous les pays. Il n'en passe pas souvent, heureusement. Le taux d'achalandage de l'aéroport, en cet été 1983, continue de couvrir le pays de ridicule. Mais quand la brise vient du nord et descend doucement des premiers contreforts des Laurentides, les gros Boeing s'orientent en sens inverse, se frottent la panse contre le ventre du vent et grimpent le ciel avec effort, juste au-dessus de ma tête promise au vide qu'ils s'appliquent à remplir de leur rugissement et de leurs traînées laiteuses. Quand le vent vient du nord, les avions viennent du sud et vont à sa rencontre.

Parfois, quand je ferme les yeux, ce bruit d'enfer devient le mugissement d'un immense aspirateur, un aspirateur de rêve qui aurait été promené à la grandeur du pays, et je vois les oiseaux prendre de l'altitude, s'élever à l'envers, former des vols compacts dans le sillage de l'appareil, puis s'engouffrer en nuées sombres dans les réacteurs vomissant les flammes. Ensuite, c'est au tour des écureuils, arrachés à la ténuité des rameaux, de monter à la verticale, la queue ouverte en parachute. Les lièvres les suivent, pattes détendues, oreilles droites, pour un dernier grand saut, puis les rats laveurs, crachés des troncs creux comme de la gueule de noirs canons, et les porcs-épics, roulés en boule comme des bogues meurtrières, et les chevreuils devenus de vrais

cerfs-volants, et jusqu'aux pesants originaux, soustraits dans un bruit de succion à la gluante gravité des marécages.

Si un autre avion suit de près le premier, les arbres, eux aussi, déploient leurs racines jaillies du sol, les font tourner comme des hélices et montent droit aux cieux, et toutes les plantes de la terre repoussent ensemble le substrat nourricier et agitent leurs feuilles comme de fines ailes nervurées. Chaque arbuste, buisson, broussaille et fleur subit le même sort, s'arrache au sol et s'envole vers le soleil, et bientôt c'est l'humus lui-même qu'emporte ce vaste soulèvement, le grand courant ascendant le roule comme un tapis et dénude le sable, le sol minéral, puis le tuf, la roche-mère, chaque strate proprement délitée et convertie à la verticalité, la terre devenue une vaste pâte feuilletée sous l'étréscillante fourchette céleste, jusqu'à ce que le magma originel, pour finir, fuse dans l'air en un geyser formidable avalé là-haut par les sphincters en feu des quatre moteurs.

Lorsque je rouvre les yeux, tout est resté en place, sauf dans ma tête, et le grand déracinateur s'éloigne lentement, lourdement, en virant sur l'aile pour reprendre son cap. Ce matin, quand mon iris a refait contact avec la lumière, un renard roux me regardait. Il n'avait pas eu peur de l'avion. Il est resté là un instant à m'observer, assis au pied du raidillon, avec une sorte de sourire ou de ricanement retenu sur ses babines découvertes. Puis il a fait volte-face et il a gravi la côte, gagnant de l'altitude à sa façon à lui, en posant une patte devant l'autre, avec précaution.

Table des matières

CHAPITRE 1 • La machine à boules	11
CHAPITRE 2 • Le désir et le désert	59
CHAPITRE 3 • Une éducation de l'instinct	145
CHAPITRE 4 • Gare au loup-garou, Baby Blue	237
CHAPITRE 5 • Air Famille	319
CHAPITRE 6 • Les transports amoureux	397
CHAPITRE 7 • Samouraï ou mouton	469
CHAPITRE 8 • La rage	517

DANS LA COLLECTION « BORÉAL COMPACT »

- Gilles Archambault
La Fleur aux dents
La Fuite immobile
L'Obsédante Obèse et autres agressions
Parlons de moi
Les Pins parasites
Stupeurs et autres écrits
Tu ne me dis jamais que je suis belle
et autres nouvelles
Un après-midi de septembre
Une suprême discrétion
La Vie à trois
Le Voyageur distrait
- Philippe Aubert de Gaspé fils
L'Influence d'un livre
- Philippe Aubert de Gaspé père
Les Anciens Canadiens
- Honoré Beaugrand
La Chasse-galerie
- Élisabeth Bégon
Lettres au cher fils
- Pierre Billon
L'Enfant du cinquième Nord
L'Ogre de Barbarie
- Nadine Bismuth
Les gens fidèles ne font pas les nouvelles
Scrapbook
- Neil Bissoondath
Cartes postales de l'enfer
- Marie-Claire Blais
La Belle Bête
David Sterne
Le jour est noir, suivi de L'Insoumise
Le Loup
Manuscrits de Pauline Archange,
Vivre! Vivre! et Les Apparences
Les Nuits de l'Underground
Œuvre poétique 1957-1996
Pierre
Soifs
Le Sourd dans la ville
Tête blanche
Textes radiophoniques
Théâtre
Un Joualonnais sa Joualonie
Une liaison parisienne
Une saison dans la vie d'Emmanuel
Visions d'Anna
- Gérard Bouchard
Mistouk
- Jacques Brault
Agonie
- Frances Brooke
Voyage dans le Canada ou Histoire
de Miss Montagu

- Louis Caron
Le Canard de bois
La Corne de brume
Le Coup de poing
L'Emmitouflé
- Ying Chen
Immobile
- Ook Chung
Contes butô
- Laure Conan
Angéline de Montbrun
- Gil Courtemanche
Un dimanche à la piscine à Kigali
Une belle mort
- France Daigle
Pas pire
- Francine D'Amour
Les dimanches sont mortels
Les Jardins de l'enfer
- Hector Fabre
Chroniques
- Louis Fréchette
Originaux et Détraqués
- Christiane Frenette
Après la nuit rouge
Celle qui marche sur du verre
La Terre ferme
- Saint-Denys Garneau
Regards et Jeux dans l'espace
- Antoine Gérin-Lajoie
Jean Rivard, le défricheur,
suivi de Jean Rivard, économiste
- Jacques Godbout
L'Aquarium
Le Couteau sur la table
L'Isle au dragon
Opération Rimbaud
Le Temps des Galarneau
Les Têtes à Papineau
- François Gravel
Benito
- Louis Hamelin
Betsi Larousse
Cowboy
- Le Joueur de flûte*
La Rage
- Anne Hébert
Les Enfants du sabbat
Œuvre poétique 1950-1990
Le Premier Jardin
- Bruno Hébert
C'est pas moi, je le jure!
Alice court avec René
- Louis Hémon
Battling Malone, pugiliste
Écrits sur le Québec
Maria Chapdelaine
Monsieur Ripois et la Némésis
- Michael Ignatieff
L'Album russe
- Suzanne Jacob
Laura Laur
L'Obéissance
Rouge, mère et fils
- Marie Laberge
Annabelle
La Cérémonie des anges
Juillet
Le Poids des ombres
Quelques Adieux
- Marie-Sissi Labrèche
Borderline
La Lune dans un HLM
- Dany Laferrrière
Je suis un écrivain japonais
Pays sans chapeau
- Robert Lalonde
Le Diable en personne
Iotékha'
Le Monde sur le flanc de la truite
L'Ogre de Grand Remous
Le Petit Aigle à tête blanche
Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?
Sept lacs plus au nord
Une belle journée d'avance
- Monique LaRue
Copies conformes
La Gloire de Cassiodore

Louis Lefebvre
Le Collier d'Huracan

Henry Wadsworth Longfellow
Évangéline

Françoise Loranger
Mathieu

André Major
La Folle d'Elvis
L'Hiver au cœur
Le Vent du diable

Yann Martel
Paul en Finlande

Stéfani Meunier
Ce n'est pas une façon de dire adieu

Marco Micone
Le Figuier enchanté

Christian Mistral
Sylvia au bout du rouleau ivre
Vacuum
Valium
Vamp
Vautour

Hélène Monette
Crimes et Chatouillements
Le Goudron et les Plumes
Unless

Pierre Monette
Dernier automne

Émile Nelligan
Poésies

Daniel Poliquin
L'Écureuil noir
La Kermesse

Monique Proulx
Les Aurores montréalaises
Le cœur est un muscle involontaire
Homme invisible à la fenêtre

Yvon Rivard
Le Milieu du jour
L'Ombre et le Double
Le Siècle de Jeanne
Les Silences du corbeau

Louis-Bernard Robitaille
*Maisonneuve, le testament
du gouverneur*

Gabrielle Roy
Alexandre Chenevert
Bonheur d'occasion
Ces enfants de ma vie
Cet été qui chantait
De quoi t'ennuies-tu, Éveline?
suivi de Ély! Ély! Ély!
La Détresse et l'Enchantement
Fragiles Lumières de la terre
La Montagne secrète
La Petite Poule d'Eau
La Rivière sans repos
La Route d'Altamont
Rue Deschambault
Le temps qui m'a manqué
Un jardin au bout du monde

Jacques Savoie
Les Portes tournantes
Une histoire de cœur

Mauricio Segura
Côte-des-Nègres

Gaétan Soucy
L'Acquittement
L'Immaculée Conception
*La petite fille qui aimait trop
les allumettes*

Joseph-Charles Taché
Forestiers et Voyageurs

Marie José Thériault
L'Envoleur de chevaux

Miriam Toews
Drôle de tendresse

Lise Tremblay
La Sœur de Judith

Marie Uguay
Poèmes

Guillaume Vigneault
Carnets de naufrage
Chercher le vent



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2010
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
À LOUISEVILLE (QUÉBEC).



Louis Hamelin est l'auteur de plusieurs romans, dont *La Rage* (1989), *Cowboy* (1992), *Betsi Larousse* (1994), *Le Soleil des gouffres* (1996) et *Le Joueur de flûte* (2001). Il est chroniqueur littéraire au quotidien *Le Devoir*.

206

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
 SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
 ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
 DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1989

La Rage a marqué l'entrée fracassante d'un nouvel auteur sur la scène littéraire québécoise. À trente ans, Louis Hamelin, ancien étudiant en biologie, avait la ferme intention de «brasser la cage» de la littérature.

Un jeune décrocheur squatte les terres que le gouvernement a expropriées pour construire l'aéroport de Mirabel, près de Montréal. Don Quichotte abandonné de tous sauf de ses deux grands chiens, il fait la rencontre d'une jeune femme, en même temps qu'on apprend qu'une terrible infection se répand, une maladie qui se transmet du renard au chien, puis du chien à son meilleur ami...

L'entreprise de M. Hamelin est neuve, elle est pour l'instant unique. Elle donne à rêver. À rêver que voici pour les années 90 un écrivain aussi immense que Jacques Ferron et Victor-Lévy Beaulieu, et qui ne leur doit rien. Réginald Martel, *La Presse*